



La vie autrefois

« AU BATAN »

AVANT 1914

par Paul DARASSE

Le « Batan » : ce lieu qui de nos jours est appelé la Plage, a vu d'innombrables générations de Saint-Antoninois de tous âges venir, durant la saison chaude, se « rafraîchir », nager, plonger, dans les eaux limpides et tièdes de l'Aveyron. Les souvenirs que je vais évoquer datent d'avant 1914, ce qui, hélas, ne me rajeunit pas !

Qu'elle était belle, alors, notre Aveyron, avec ses eaux claires et pures coulant sur des graviers nets et brillants que la vase ne ternissait pas. Il faut dire qu'en ce temps-là on n'usait guère de détergents, on ignorait encore cette profusion de lessives lavant toutes plus blanc les unes que les autres mais dont l'utilisation massive dans tous les foyers, s'ajoutant à celle des pesticides et des engrais chimiques a réussi à polluer les cours d'eaux au point de détruire une bonne partie de la flore et de la faune aquatiques.

Pour faire la lessive on louait chez Passepont une « dourne », cuvier en zinc, muni à la base d'un trou de vidange que l'on obturait avec un bouchon de liège. On entassait le linge à laver dans le cuvier, on le couvrait d'une toile grossière sur laquelle une couche de cendres était déposée.

On faisait bouillir de l'eau où se dissolvaient des cristaux de soude. A ébullition, on puisait l'eau bouillante et on la versait sur les cendres. Le « lessif », lo « lessiu » en occitan, était recueilli à la base de la dourne (la dorna) et réutilisé après nouvelle ébullition ou rejeté, parce que trop sali. Lorsque la ménagère jugeait que le lessif était assez clair, on arrêtait la lessive. On achevait le lavage à l'Aveyron, avec du savon de Marseille. Pas de pollution. Heureux temps que celui-là pour les poissons et pour les baigneurs qui pouvaient sans dégoût avaler quelques gorgées de cette eau non polluée. Ce temps est révolu.



Mais revenons au Batan. A l'extrémité du barrage dit du Gravier, sur la rive droite, s'élevaient les ruines d'un très ancien moulin à foulon. (En occitan, un batan est un moulin à foulon.) Que foulait-on en ce lieu ? Du drap sans doute. Notre ami Georges Julien que passionne l'étude des vénérables parchemins de nos riches archives municipales, a trouvé ou trouvera peut-être quelque vieux grimoire apportant de précieux renseignements sur cet antique moulin (1).

Le Batan fut remis en activité, mais une activité d'un autre genre, par Jacques Roussennac qui, consolidant et exhausant les ruines, s'en servit ensuite pour supporter une large terrasse cimentée servant de piste de danse, de terrasse de café. Quant au court canal d'amenée qui traverse la salle située sous la terrasse, il servit à faire fonctionner une petite fabrique de glace.

Ceci dit pour les jeunes qui n'ont connu la plage que sous son aspect actuel.

Du temps de ma jeunesse n'existaient que les murs en ruine et une salle où l'on voyait le canal d'amenée, salle sans toit, sans portes, que l'on traversait pour aller sur le barrage.

Dès le mois de juin, si le niveau de l'eau le permettait, nous allions après les classes « tâter » la température de l'eau.

Nous : c'était notre petite bande, presque toujours les mêmes : Gabriel Hébrard, Pierre Pégard, Paul Labarthe, Fernand Roussennac (le Bernadou) et d'autres...

(1) On y foulait les draps de laine pour en extraire le suint au moyen d'argile et sous l'action de martinets en bois.

Dès quatre heures donc nous filions en direction du Batan. En nous voyant si pressés, quelque vieille femme nous hélait : « E ! ont anatz drôlles ? — Al Batan ! — Fasètz atencion de vos negar pas ! ». Nous empruntions le chemin de Gélis et courions à la rivière.

Sitôt arrivés au Batan, en un clin d'œil nous étions en tenue, ayant eu la précaution de mettre le caleçon de bain en guise de slip. Nos vêtements jetés à terre, dans la salle du moulin, nous allions sur le barrage en passant par l'ouverture qui le dominait d'un mètre environ. Les eaux étant basses, le courant sur le barrage n'avait que 2 ou 3 cm de profondeur. Nous remontions la pente du barrage sans nous préoccuper des quelques couleuvres nichées dans les trous du mur du moulin, dressant leur tête triangulaire et quelques centimètres de leur corps, menaçantes mais inoffensives. Elles avaient plus peur que nous.

Nous étions enfin au Batan.

Ce coin de rivière semble vraiment avoir été conçu pour recevoir les baigneurs de tous âges. Sur une longueur d'une trentaine de mètres en amont du barrage et sur une largeur d'une dizaine de mètres, la profondeur va de 0,60 m à 1 m. Le fond est un gravier fin sur lequel on marche agréablement les pieds nus. Deux herbiers de petite taille s'alignent d'amont en aval, séparés par un chenal libre d'herbes, de « limon » disions-nous. Le plus petit herbier avait 5 ou 6 m de long et 2 m de large. Le plus grand, guère plus large, avait 8 ou 9 m de long. Et le chenal entre les deux, 2 ou 3 m de large.

Cette partie de la baignade convenait aux débutants. Au-delà des herbiers, la profondeur augmentait progressivement et de plus en plus rapidement. A quelques mètres des herbiers, on n'avait plus pied. Et au-delà on atteignait les grands fonds : 2,50 m, 3 m et 4 m vers la rive gauche au « Tanquet Naut ».

Là, c'était le domaine des vrais nageurs, qui allaient plonger au Tanquet, parfois du sommet du tronc d'un vergne où l'on avait cloué une planche bien horizontale.

Ce lieu réservé aux grands, c'était le lieu dont nous, les petits, rêvions comme d'un paradis. Quelle fierté, quel orgueil quand nous serions admis à nager dans ce domaine encore interdit à nos brasses trop incertaines. Car nous, les petits de 7 à 8 ans n'étions pas admis d'emblée à aller au Batan avec les nageurs chevronnés. Pour que les grands nous acceptent nous devons montrer : 1° que nous n'avions pas peur de l'eau, ce que nous pouvions prouver tout de suite ; 2° que nous savions, un peu seulement, faire quelques brasses.

Pour être dignes d'être admis, nous nous entraînions pendant des après-midi entières à Gélis dans des eaux peu profondes propices à nos maladroits essais. Pour entrer dans l'eau, certains rites devaient être observés. D'abord attendre que le train de

marchandises soit passé, c'est-à-dire environ 14 h 30. A ce moment-là nous pensions que la digestion était faite; l'attente avait assez duré. Ensuite, entrer progressivement dans l'eau pour éviter un changement trop brutal de température à notre corps et les risques d'hydrocution — nous disions de congestion. Cette entrée prudente dans l'eau avait un nom en occitan. Nous disions : « Je vais me gander » et lorsque l'eau atteignait le niveau de la poitrine, « je suis gandi » criions-nous. Mais parfois, que de grimaces et de petits cris, quand le froid de l'eau atteignait le ventre ! Nous étions donc fort prudents. Comme l'eau était peu profonde nous pouvions nous exercer sans peur, donc sans crispation des muscles. Les premiers jours, nos mouvements étant désordonnés, mal synchronisés, nous nagions surtout entre deux eaux et nous redressions vite pour respirer. Peu à peu, instinctivement, nous trouvions le rythme et pouvions enfin faire quelques brasses la tête hors de l'eau. Pas très brillant comme nage. Mais nous étions sûrs d'être acceptés au Batan. Ah ! le premier contact avec les grands qui, nous voyant arriver à la fois timides et fiers, nous accueillaient en riant ! « Allons, venez ici. Montrez ce que vous savez faire . — Oh ! trop vite ces mouvements, trop rapides. Vous vous essoufflez et n'avancez pas ! Regardez. » Et l'un d'eux nageait devant nous, à grands mouvements lents et élégants.

On nous montrait quelle position des mains permettait de rester à la surface et comment les jambes devaient être ramenées comme celles d'une grenouille, puis lancées vers l'arrière jusqu'à être bien allongées. « Exercez-vous 2 ou 3 jours et vous verrez que ça ira mieux. Restez calmes, ne vous crispez pas. Et ne dépassez pas les herbiers. Nous vous dirons quand vous pourrez le faire ».

Avec l'aide de ces « maîtres », en quelques jours nous nagions passablement. Alors on nous faisait nager autour des herbiers. Quand nous étions capables d'effectuer trois fois le circuit soit 60 ou 80 mètres environ, les grands nous disaient : « Ça va. Demain nous vous prendrons au « Tanquet naut ». Quelle joie ! et aussi, bien cachée, la crainte de ne pas se montrer digne de l'honneur qui nous était fait.

La première traversée de l'Aveyron était un véritable événement, une consécration. Encadrés par 5 ou 6 grands nous entreprenions le grand voyage, qui s'accomplissait sans mal grâce aux conseils et aux encouragements de nos professeurs. Au « Tanquet naut » nous prenions un instant de repos, pendant que nos guides effectuaient quelques plongeurs sous nos regards admiratifs et envieus.

Avant de faire comme eux, il fallait apprendre à faire la planche, à nager sur le côté, sur le dos... Que sais-je ? Et surtout, il fallait apprendre à faire le « mort », c'est-à-dire à se tenir sur le dos, immergé dans l'eau, les bras étendus en arrière du corps, et, sans bouger même un doigt, à rester là aussi longtemps qu'on

voulait, le nez et la bouche seuls hors de l'eau — les orteils également. Pour faire le mort il fallait savoir régler sa respiration de façon à empêcher les pieds de descendre et de nous entraîner sous l'eau. C'était ce rythme de respiration que beaucoup ne pouvaient ou ne savaient obtenir. Quelle sensation délicieuse ! On ne voyait que le ciel bleu, la cime des peupliers, et on se sentait léger, léger, comme les astronautes en apesanteur.

Pour nous, rien ne valait ces après-midi. Tantôt nageant, tantôt nous chauffant au soleil, le temps passait vite. Un arrêt à quatre heures pour un goûter rapide, et, de nouveau, à l'eau ! jusqu'à six heures. Et tous les jours ou presque nous nous retrouvions au Batan. Inutile de vous dire qu'à ce régime nous n'engraissions pas. Mais nous nous faisons des muscles solides et, le soir nous mettions à table avec un appétit féroce.

Pendant la semaine, le Batan était surtout fréquenté par les jeunes. Mais le dimanche, dès le matin, il y avait des nageurs. Et l'après-midi c'était la foule. Des gens venant de Caussade, de Caylus... De grandes personnes, ouvriers, artisans, nageant de toutes les sortes de nages sillonnaient la rivière. Nous regardions ces hommes qui nous paraissaient vieux — pensez, il y en avait qui avaient peut-être quarante ans ! Je me souviens de M. de Lastic, le père qui venait souvent et nageait calmement, lentement, et de Bambòssa, le fabricant de chaises, qui, en qualité de professeur, donnait des leçons à quelques fils de bourgeois. Nous les regardions avec un peu de dédain, nous qui avons appris tout seuls, sans que personne nous mette une main sous le ventre !

Une année, en 1913 je crois, un champion de France de la nage, nommé Cartonnet passa quelques jours ici, et, bien entendu vint au Batan où il s'amusa à faire des courses, pour s'entraîner, avec nos grands camarades. Et je puis vous dire qu'il eut bien du mal à battre le grand Cosinàs d'un demi-mètre dans la traversée de l'Aveyron. Il en était sidéré.

Tout en apprenant à être à l'aise dans l'eau comme de vrais poissons, nous avons appris les mots clés des nageurs : Nous savions « qu'apevar » voulait dire prendre pied sur le fond; faire « apèu », c'était se mettre verticalement dans l'eau profonde, se propulser alors vers le haut par un puissant effet de jambes qu'on avait repliées et qu'on rejetait vers le bas, puis se laisser couler, la main gauche serrant le nez et la droite bien dressée au-dessus de la tête, les doigts bien allongés. On essayait ainsi d'atteindre le fond, mais lorsque la profondeur dépassait 2,50 m on n'y arrivait jamais, la descente étant trop lente et s'arrêtant même tout à fait. Quand, à bout de souffle, nous remontions au plus vite vers la surface, nous jaillissions hors de l'eau, la bouche grande ouverte, les yeux exorbités, pressés de respirer cet air qui nous manquait terriblement. Nous connaissions le sens du vocabulaire des nageurs : cabussar, jucar (boire une tasse), « far una sièta »

c'est-à-dire manquer son plongeon et tomber à plat ventre sur l'eau dans un claquement sec d'assiette brisée; c'était un échec douloureux pour l'amour-propre du plongeur et surtout pour son ventre qui pour un long moment, devenait tout rouge.

Je pourrais encore vous parler de nos longues courses du Batan au « sable » de Marsac ou à Pèira Gròssa, ou encore au pont de l'Aveyron et jusqu'en face de la place des Moines. Dans cette dernière expédition, il y avait un peu de vanité. Cabotins sans le savoir, nous espérions faire admirer aux Saint-Antoninois notre nage élégante et rapide.

Mais je crains d'avoir été trop long et de lasser votre attention. Pardonnez à un vieillard bavard, « un moussi repapiaire », un peu radoteur, dit-on en francimand. Vous savez au cours de mes longues insomnies, que puis-je faire sinon regarder, les yeux fermés, le film de ma vie passée que mon cerveau, cinéma naturel et fidèle, déroule à mon gré durant la nuit si longue, longue... Et ce que je revois alors il faut bien que je le raconte à quelqu'un... Encore une fois pardon de vous avoir ainsi importunés.

Saint-Antonin, novembre 1985.

